Les chats persans

Film iranien de Bahmane Ghobadi

André Videau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1024>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.1024](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1024)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010

Pagination : 198

ISBN : 978-2-919040-04-9

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

André Videau, « Les chats persans », *Hommes & migrations* [En ligne], 1283 | 2010, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1024> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1024>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Les chats persans

Film iranien de Bahmane Ghobadi

André Videau

- 1 En Iran, le pouvoir en place n'aime pas la musique. Passe encore pour la musique religieuse ou militaire ! Mais haro sur le rock'n roll ! Tintamarre satanique, orchestré par l'Occident pour dévoyer la jeunesse orientale et musulmane. Dans son film contestataire et jubilatoire, le réalisateur iranien d'origine kurde Bahman Ghobadi (*Un temps pour l'ivresse des chevaux*, 2000) nous fait découvrir, sur le tempo trépidant d'un groupe de jeunes musiciens, l'underground libertaire de son pays incapable de s'exprimer par les voies démocratiques. On a vu comment le président Mahmoud Ahmadinejad a truqué les élections pour se maintenir au pouvoir et a réprimé durement les forces de l'opposition et les mouvements contestataires. Mais le régime applique des méthodes hybrides et, par calcul ou faiblesse, ne réagit que mollement ou de façon grotesque à diverses incartades de la jeunesse, par exemple dans le domaine vestimentaire ou musical. Graves erreurs d'appréciation sans doute, car c'est oublier le pouvoir fédérateur des goûts et des modes autant que leur force d'ouverture vers des ailleurs sans interdits. Paroles et musiques sont des vecteurs de la liberté d'expression, de véritables appels d'air auxquels le cinéma peut donner encore plus de perspectives.
- 2 Ainsi, sans déchaîner les foudres – le régime et ses pasdarans avaient d'autres chats à fouetter – le projet de filmer le quotidien et la créativité d'un petit groupe de musiciens amateurs et délurés n'allait pas de soi. D'autant que le réalisateur avait déjà une réputation sulfureuse et qu'en faisant coécrire son scénario par la journaliste irano-américaine Roxana Saberi, il aggravait son cas. Elle fut d'ailleurs tour à tour pourchassée, arrêtée puis relâchée par les autorités.
- 3 Quoi qu'il en soit le film fut réalisé en dix-sept jours sous les menaces et dans la précipitation, avec le concours discret de transports à mobylettes. La présence de comédiens non professionnels, qui collent à la peau des personnages, confère à l'ensemble des allures de docu-fiction ou de télé-réalité avec d'apparentes improvisations pleines de punch et de panache.
- 4 L'intrigue est double. Negar Shaghaghi et Ashkar Kashanejab mènent les opérations tambour battant, sur deux fronts. Il faut d'abord rassembler tous les potes autour d'un

mégaconcert en bravant les interdits, histoire de roder la programmation et de “récolter un peu de blé”. Il faut ensuite préparer une tournée (une évasion ?) à l'étranger et, pour cela, terrasser l'hydre administrative. Ces dictatures molles sont aussi corrompues et, par des manigances grotesques, on finit par obtenir des visas, des devises, des passeports. Les coups de griffe de ces chats persans ne suffiront pas à transpercer la carapace du totalitarisme. Si un printemps musical ne fait pas la démocratie, il est toujours bon à entendre.